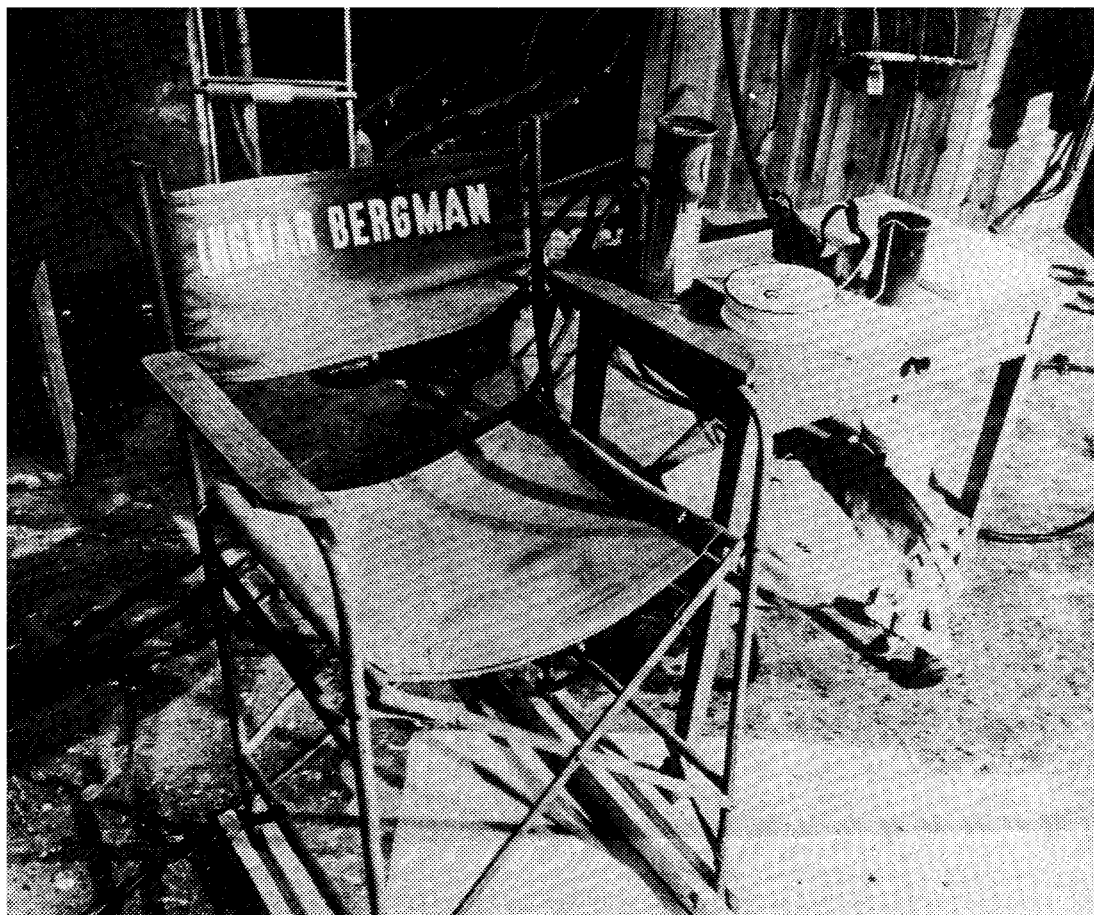


# Bergman sans cinéma

*Ratages honteux, coups imprévus, leçons de la vie : « Laterna magica », une sombre autobiographie qui n'a trait qu'à l'essentiel.*



Cahiers du cinéma.

Il y a un point, au moins, sur lequel Ingmar Bergman et Karin Bergman, sa mère, disent la même chose. Parlant de sa propre naissance, en 1918, le cinéaste note : « J'étais en piteux état et il fallut me faire baptiser d'urgence, à l'hôpital. » De son côté, la mère note dans son journal : « Notre fils est né dimanche matin, le 14 juillet. Tout de suite il a eu une grosse fièvre et de graves diarrhées. Il ressemble à un petit squelette avec un gros nez tout rouge. » La première de ces deux phrases ouvre *Laterna magica*, la seconde ferme le livre. C'est dire si, malgré les 381 pages de l'édition Folio, le dialogue avorté avec « mère » reste l'alpha et l'oméga de ce faux « Bergman par lui-même ». Si on y ajoute une relation tout aussi impossible avec le père-pasteur (sans parler du frère aîné), on arrive à des phrases comme celle-ci : « Au lieu de visages, nous a-t-on donné des masques à porter, au lieu des sentiments, nous a-t-on inculqué l'hystérie, au lieu de tendresse et de pardon, nous a-t-on abreuvé de honte et de culpabilité. » Et encore : « Pourquoi n'avons-nous jamais dit tu mais seulement "père" et "mère" ? Pourquoi avons-nous été contraints de nous adresser à nos parents avec cette absurde distance grammaticale ? »

La question « pourquoi ? » a occupé la vie de Bergman. Par bonheur, le petit squelette a été plus fort que la question, c'est-à-dire qu'il l'a laissée béante, intacte, sans réponse. Il a eu trop d'énergie pour se demander à

**Bergman n'est pas seulement le chantre chiant de la crise de nerfs.**

quoi elle servait, et il en a juste eu assez pour mesurer de quel instinct de mort elle provenait. La seule chose dont il est sûr, dès l'enfance, c'est qu'il trouvera toujours en lui la force de réagir et les moyens (tous les moyens, y compris un talent insolent) de s'imposer, envers et contre tous. Lire *Laterna magica*, c'est voir un documentaire sur la façon dont, quelque part dans le Nord, une enfance refuse de se laisser assassiner et dont, pour ce faire, elle devient à la fois menteuse et malade, prédatrice et assassine, sarcastique et émotive. Ce drôle de livre, si familièrement « bergmanien » qu'il en devient étrange, n'est ni la pose d'un vieillard serein, ni un exercice d'écriture, ni un recueil d'anecdotes (bien qu'il y ait de tout cela), ce sont, comme disait un autre grand Scandinave, des « feuilles arrachées au livre de Satan ».

Il s'agit du dernier état d'un script sans la réécriture qui le rendrait pesant, du dernier bout à bout avant le montage qui en ferait un chef-d'œuvre assommant de plus. Ce sont des notes calculées au plus juste et elles ne touchent qu'à l'essentiel : pas de graisse. Une vie y défile au milieu de ses lacunes et de ses aspérités et le portrait qui, peu à peu, émerge est le moins flatteur qui soit. Vaniteux, Bergman est facilement content de lui, mais, quand la fièvre du travail est passée et qu'il « se » regarde, il ne se décerne que de mauvaises notes. Souvent, on sent que non seulement il se

trouve rétrospectivement nul et odieux, mais qu'il n'est pas toujours sûr de ne plus l'être.

Il y a du Simenon chez Bergman : l'instinct vital, c'est-à-dire sexuel, seul prouve la vie, le corps suit comme il peut, aucun compte n'est réglé et la conscience est toujours « mauvaise », décalée, tardive : « Je découvrais avec étonnement que mes sens enregistraient la réalité extérieure, mais que mes impulsions ne parvenaient jamais jusqu'à mes sentiments. » C'est pourquoi il y a de grands absents de ce livre : beaucoup de femmes (c'est un infidèle total), tous les enfants (sans doute un mauvais père), l'Amérique (où il travailla), le cinéma (qui le fit connaître). C'est que, malgré son titre, *Laterna magica* ne manifeste d'amour que pour le théâtre et l'itinéraire de Bergman à travers les théâtres municipaux (Hälsingborg, Göteborg, Malmö et Stockholm) est retracé sans complaisance. Le cinéma, lui, semble appartenir à un autre monde, comme si ce domaine (celui où il a le plus innové) était aussi celui qui allait le mieux « sans dire ».

Il y a à cela au moins une raison, qui fait de Bergman un pur homme de spectacle, c'est son amour pour la lumière, pour toutes les lumières. Si Bergman est à ce point « incontournable » dans la conscience cinéphilique et à ce point absent de tout débat d'idées sur le cinéma (il n'admire que peu de cinéastes, qui sont d'ailleurs ceux qui lui ressemblent un peu : Tar-

kowski, Fellini, Buñuel, Kurosawa), c'est qu'il se trouve toujours sur le chemin de la rencontre entre deux énergies : celle du corps de l'acteur (avec ses viscères) et celle de la lumière (avec ses poussières). Ce face-à-face est son seul sujet et le reste a pris l'habitude de suivre (et nous aussi nous suivons, lassés à la longue de nos scènes de ménage avec Bergman, persuadés qu'il nous enterrera tous).

Le livre, fait d'allers-retours en tous sens, obéit à un principe finalement rigoureux. De sa vie bien remplie et très agitée, Bergman sélectionne plutôt les moments durs et pénibles, les ratages honteux, les coups imprévus, les « bonnes leçons » assénées par la vie : le seul rôle dans lequel il s'aime un peu est celui de celui qui, finalement, « prend le dessus », qui accuse tous les coups et qui ne tombe pas. Ceux qui (il doit en exister encore) ont trouvé jadis ses films « chiants » seront contents d'apprendre que les intestins de Bergman furent « sa plaie et son fardeau ». « J'ai toujours eu ce qu'on appelle un système digestif nerveux. C'est une calamité aussi ridicule qu'humiliante. Tous mes efforts ont été sabotés par mes entrailles avec une ingéniosité jamais à court et souvent même raffinée. » Bergman n'est donc pas seulement le chantre chiant de la crise de nerfs sur fond d'absence de Dieu, il héberge lui-même des « intestins nerveux ». C'est dire si, dans une culture-requiss violemment « anale » que la culture suédoise, Bergman a « fait » partout. Et sans doute en a-t-il trop fait pour un pays qui déteste les grands hommes puisque, un jour de janvier 1976, on vient l'arrêter au théâtre pour une histoire de fisc (du reste assez obscure, même dans le récit indigne qui en est fait).

Pour Bergman qui, après une dépression nerveuse, se met en colère, contre-attaque et décide de s'exiler, c'est sans nul doute l'événement le plus important de sa vie, la seule fois où il a été à deux doigts d'entrer dans l'Histoire, mais par une petite porte minable, qu'il n'avait pas choisie. Plus tôt dans le livre, dans un chapitre étonnant, il a raconté comment son milieu était spontanément national-socialiste et comment, adolescent en Allemagne, il a vu Hitler faire un discours et a souhaité la victoire nazie.

C'est peut-être là (pour nous) la vraie étrangeté de Bergman, une étrangeté dont il ne semble pas conscient lui-même, celle d'être un génie dans un pays depuis longtemps sorti de l'Histoire et qui s'est retrouvé aussi incapable de se plier au provincialisme suédois que de se métamorphoser en exilé cosmopolite.

Comme il le dit de lui-même avec humour : « Je fus, cela va de soi, une plaie et un fardeau. » Et même au sein de sa vraie famille, celle du théâtre suédois, celle de Strindberg et de Drottingholm, celle des Molander, Sjöberg et Hammaren, ses maîtres, qu'il a tous aimés et tous traités comme des chiens, il n'existe qu'« à l'arraché ». Moins le patriarche de son île de Farö que l'éternel enfant malin-gre et au sang chaud, bien décidé à faire payer à tous, toujours, les peurs qu'ils lui ont faites.

Reste à imaginer le livre que Bergman n'écrira pas, celui où il serait montré que tout grand artiste ne peut pas être totalement un mauvais homme.

Serge DANEY

*Ingmar Bergman : Laterna magica, traduit du suédois par C.G. Bjurström et Lucie Albertini. Gallimard, « Folio », 381 pp., 36,50 F.*